

QUESTIONNAIRE

NB : malheureusement j'ai beaucoup de lacunes dans ma mémoire et il est possible que mon témoignage comprenne des erreurs de dates, de noms et d'évènements...je m'en excuse d'emblée.

Nom, prénom, date de naissance, origine sociale, milieu familial, ville et région d'activité à l'époque, scolarité et formation professionnelle. Pays ou région d'origine pour les militant.e.s étrangers/immigrés. Statut au moment de l'adhésion à la LMR : célibataire, marié.e ou en couple, enfant(s). Parcours professionnel et situation actuelle (en quelques mots).

G.C.D., née à Bellinzona (TI) le 28-2-1945.

Mon père était cheminot, socialiste, ma mère ménagère, sans opinion politique.

Je suis la dernière de 4 enfants.

J'ai fréquenté l'école primaire et secondaire à Bellinzona, ensuite l'école de beaux arts (CSIA) à Lugano où j'ai obtenu le diplôme fédéral de graphiste. Après avoir travaillé dans un atelier de graphiste à Lugano pendant 1 an, en 1966 j'ai repris les études à Lausanne. Suivant les cours du soir à l'école Lémania en 1968 j'ai obtenu la maturité au collège St-Michel de Fribourg.

Je vivais en couple avec Angelo, sans enfants.

A l'Université de Lausanne, j'ai obtenu la licence en sciences économiques. Pendant les études je travaillais comme enseignante aux cours du soir à l'école Lémania.

A fin 1971 je suis revenue au Tessin, et en 1972 j'ai été employée comme journaliste (et plus tard productrice) à la Télévision de la Suisse Italienne (TSI/SSR) où je suis restée jusqu'à la retraite.

Mariée et divorcée avec Angelo. Mariée et divorcée une deuxième fois avec le père de ma fille Alice, née en 1987.

AVANT TON ADHESION A LA LMR

Expériences professionnelles, associatives, syndicales, politiques ou autres. Intérêt pour la marche des événements en Suisse, dans le monde ? Premiers engagements militants ? Ton cheminement...

Après la fin des écoles secondaires j'ai participé aux marches de la Paix qui se tenaient à Pâques et je participais aux cortèges du 1^{er} mai. Dans les mêmes années j'ai participé à la fondation du Cinéclub de Bellinzona et j'ai suivi comme correspondante d'un quotidien le Festival du Film de Locarno. Pendant ma formation à l'école des beaux arts j'ai participé à la création de l'association des étudiants « Odra d'oro » et j'ai fondé et animé le premier Jury des Jeunes au Festival de Locarno. Pendant quelques temps j'ai aussi adhéré à un groupe clandestin de militants maoïstes dont le leader national (citoyen d'Albanie) fut expulsé de Suisse en 1966 (?).

Circonstances de ton adhésion à la LMR, où et pourquoi ? Quelle attente de ta part sur le plan local, suisse, international, et celui de ta propre vie. Motifs principaux de ton engagement : faire évoluer les choses, stopper les injustices, participer à une refonte fondamentale de la société, une problématique particulière ?

À Lausanne, récoltant des signatures contre l'expulsion du leader maoïste, j'ai connu Angelo Gregorio qui est devenu mon partenaire. Il était très ami de Charles, et j'ai donc participé avec lui à toutes les étapes qui ont mené à la création de la LMR. J'avais adhéré aux Jeunesses progressistes, au POP (Parti Ouvrier Populaire), à la Tendances de gauche à l'intérieur du POP, à la RS (Réunion Spéciale), fraction de la Tendances, et aussi au Groupe IV (fraction très secrète dans la fraction...) de sympathisants de la IV^{ème} Internationale trotskyste.

J'étais convaincue que tout cela étaient les instruments nécessaires pour stopper les injustices

sociales et l'exploitation du Tiers Monde et pour une refonte fondamentale de la société.

TOI AU SEIN DE L'ORGANISATION

Qu'est-ce qui a focalisé ton attention, ton enthousiasme, ta volonté d'agir une fois que tu as eu l'expérience de l'organisation (à l'interne) ?

D'un côté, l'ensemble des luttes étudiantes et ouvrières qui se développaient en Occident pendant la deuxième moitié des années '60 avait eu un effet galvanisant, et de l'autre, mon éducation protestante avait favorisé le choix d'une organisation politique basée sur un militantisme "sérieux" et "dévoué"...même au prix de ma vie privée.

A quel niveau de l'organisation, dans quelles structures as-tu agi ? Décris l'éventuelle évolution de ton engagement, les changements d'affectation, de lieux, avec les dates si possible.

Je n'ai malheureusement pas de souvenirs précis...mais pendant les années passées à Lausanne j'ai certainement participé aux cellules qui s'occupaient des étudiants (occupation de l'Uni) et des travailleurs étrangers (Colonie Libere Italiana) et à un organe national de la LMR (je crois le Comité central). J'ai beaucoup travaillé comme graphiste pour créer des affiches lors des élections et des votations, pour la mise en page de La Brèche, de tracts et autres imprimés. J'ai participé à pas mal de distributions de tracts (usines, écoles), ventes de la Brèche, etc.

Une fois revenue au Tessin j'ai eu un rôle important dans les contacts avec les militants du PSA (Parti Socialiste Autonome, né d'une scission du Parti socialiste) qui, une fois sortis du parti en juin 1973, ont contribué à créer la section tessinoise de la LMR, dans laquelle j'ai assumé un rôle dirigeant avec d'autres camarades. Dans la phase de transition 1972-73 nous avons aussi participé activement au soutien des luttes ouvrières à la Monteforno.

Dans quelles organisations « de masse » ou structures larges étais-tu prioritairement engagé (parlements, syndicats, MLF, groupements divers, en particulier d'immigrés, etc.) ?

Après mon retour au Tessin, pendant les premières années de travail à la TSI/SSR, je me suis engagée très activement, au niveau local et national, dans la fusion des organisations d'employés radio et TV et à leur transformation en syndicat adhérent à l'USS sous le nom de Syndicat Suisse des Massmedia (SSM). Dans ce syndicat j'étais membre du Comité central national et du comité local. ayant moi-même un statut précaire, j'ai participé activement à la lutte et aux négociations afin d'obtenir un contrat national pour les cachettistes.

J'ai participé aussi très activement à la commission féminine nationale et locale du SSM, qui m'a déléguée dans la commission féminine de la Camera del Lavoro (organe USS local). Ensuite j'ai été membre pendant plusieurs années de la Commission féminine de l'USS, alors dirigée par Ruth Dreifuss.

Dans quels domaines (politique générale - articles ou tracts par exemple-, formation, féminisme, comités de soldats, travail « jeunes », travail « ouvrier », « solidarité internationale », « immigration », travail pratique - permanences - etc.) t'es-tu particulièrement investi.e ? As-tu agi seulement sur le plan local ou plus largement aussi ?

A la demande du Bureau politique, pendant mes études universitaires, j'ai étudié à fond la question des assurances sociales en vue de la votation fédérale de 1972 sur le système suisse de retraite (il fallait choisir entre: initiative du PST pour les retraites populaires demandant un important développement du premier pilier, c.à.d. l'AVS ; initiative PSS pour un système mixte de deux piliers, avec, à côté de l'AVS et des caisses existantes, une caisse de retraite publique; contre-projet du Conseil fédéral pour le "système des trois piliers" dont seul l'AVS restait publique). Je me suis

passionnée pour ce thème et j'ai ainsi pu contribuer à la formation intérieure à la LMR (et même au PSA). J'ai aussi rédigé un texte qui fut publié en juin 1972 sous forme de livre anonyme de la LMR avec le titre: "Capitalisme suisse et sécurité sociale".

Une fois créée la section tessinoise de la LMR nous avons publié le journal mensuel ROSSO pour lequel je rédigeais (ou traduisais) des articles, je tapais pas mal de textes à la machine, et je m'occupais de la mise en page (à l'époque encore manuelle, avec colle et table lumineuse). Ensuite je participais aussi à la vente...et le cycle complet recommençait tout de suite pour le numéro suivant.

Il y a eu à l'époque deux luttes très importantes: celle des lycéens et celle des apprentis (mai 1975). J'ai soutenu directement cette dernière participant aux réunions de la cellule et du groupe des apprentis engagés dans l'occupation du réfectoire de l'école de Treveno et engagés dans les négociations (entièrement enregistrées pour l'assemblée). Ce fut une lutte assez exemplaire, très démocratique, sans violence ni répression, et sans échec. Ce fut aussi une expérience pleine d'émotions, d'amitié et d'amusement, au point que (avec l'aide du réalisateur Giovanni Doffini) nous en avons fait un film: "E noialtri apprendisti" qui a eu un bon succès dans les festivals.

Cette lutte, et encore plus celle des lycéens, ont permis à la LMR de recruter plusieurs jeunes militants très brillants dont Donato, Pino, Paolo, etc. qui s'engageront dans les sections romandes de la LMR durant leurs études.

La participation aux élections nationales de 1975, avec un théâtre de rue, des soirées publiques et débats radio et TV, fut aussi un moment d'activisme très intense qui donnait un certain espoir.

Comment as-tu vécu le militantisme au quotidien ? T'es-tu senti.e coupé.e de certaines relations sociales et familiales ? Que sont devenus tes loisirs ?

L'engagement était total et le rythme assez infernal, mais je croyais que c'était nécessaire vu l'"urgence" de la révolution qui semblait presque aux portes... La famille à l'époque ne me manquait pas. J'ai par contre beaucoup souffert de ruptures avec des amis très chers (par ex. Gérard et Sonia, Claude) qui s'étaient sentis trahis apprenant notre appartenance secrète au Groupe IV.

Avais-tu des rapports avec les militant.e.s d'autres organisations (maoïstes, socialistes, Parti du travail, POCH, PSA, etc. ? Et comment juges-tu la politique de la LMR/PSO vis-à-vis des autres composantes de l'extrême-gauche ?

J'avais des rapports lors de ma participation ponctuelle aux comités créés pour soutenir les luttes du Vietnam, du Chili, des Pays Basques, etc. mais ce n'étaient jamais des rapports d'amitié puisqu'un certain sectarisme de leur part, et de la nôtre aussi, nous rendait méfiants. Je m'étonne encore qu'on ait pu perdre autant de temps et d'énergie pour discuter de détails des textes unitaires...

As-tu souffert d'une surcharge de travail (longues et fréquentes séances, distributions à l'aube, week-ends occupés, etc.) ? Le montant des cotisations était-il à ton avis supportable ?

Oui j'en ai souffert en secret, car tout ce militantisme à côté d'un travail à plein temps qui demandait un grand engagement, ne laissait pas de temps et d'énergie pour autre chose. Surtout il ne m'était jamais venu à l'esprit que j'avais l'âge de la maternité.

J'avoue que c'est surtout pour échapper à ces rythmes, et au malaise dû au sentiment d'être constamment sous contrôle, que nous avons quitté Lausanne pour venir au Tessin. La création de la section tessinoise de la LMR au fond ne fut qu'un « effet secondaire »...

Le montant des cotisations me paraissait acceptable et j'appréciais le fait qu'elles soient proportionnelles au revenu.

FEMINISME ET MODES DE VIE

Comment as-tu vécu le surgissement du féminisme dans la société ? L'évolution des mœurs a-t-elle eu des conséquences dans ton couple militant ou partiellement militant ? As-tu traversé une phase de bouleversement personnel ?

Je me rendais bien compte aussi de l'inégalité entre hommes et femmes dans la société, dans la LMR et dans notre couple, et parfois je protestais ; mais combattre les inégalités sociales me paraissait prioritaire et une condition nécessaire pour instaurer ensuite la parité; au début je ne me suis donc pas engagée dans les luttes féministes.

Le couple ouvert était une pratique assez courante, mais laissait souvent des blessures cachées. On n'était pas très conscient de l'importance du respect des sentiments et des émotions d'autrui et de nous-mêmes.

As-tu vécu en communauté et si oui, dans quel type de communauté ? Cherchiez-vous à inventer de nouveaux modes de vie, façons de vivre ensemble, de s'aimer, d'élever des enfants ? Et si non, de quel oeil voyais-tu ces tentatives ?

Pendant mon séjour à Lausanne j'ai toujours vécu en communauté avec d'autres militants de la LMR, plus par manque d'argent que par choix. Les problèmes habituels de partage des tâches ménagères et des ressources se présentaient ponctuellement, mais on en parlait pas trop (ce n'était pas assez politique...).

Au Tessin, dans les années '80, après avoir quitté la LMR, avec quelques camarades nous avons créé une coopérative d'habitation, mais au bout de quelques années les problèmes classiques des dynamiques de groupe se sont présentés: la majorité imposait ses décisions à la minorité (à peine inférieure au 50%) même sur des questions qui concernent la qualité de vie... En réalité il s'agissait de faux problèmes (ensuite résolus). Mais à l'époque on n'était pas encore conscients de la nature émotionnelle de certains conflits dans le fonctionnement d'un groupe, et on ne connaissait pas les avantages de méthodes de gestion basées sur la médiation, la prise de décisions par consensus, etc.

De quel oeil voyais-tu les rapports homme-femme dans l'organisation (présence des femmes dans les instances dirigeantes, prise de parole, accès à l'élaboration de la ligne politique et aux publications, influence, écoute, considération) ?

Il me semble qu'en général les femmes, étaient alignées sur les rythmes et les méthodes imposés par le leadership masculin. Moi-même au début j'épousais ce choix, au point (et j'en ai bien honte !) de ne pas comprendre les camarades qui au lieu de participer aux réunions donnaient la priorité à leurs enfants...mais au fond de moi-même je ressentais un certain malaise.

Comment as-tu perçu (ou vécu de l'intérieur) l'investissement d'un certain nombre de camarades dans des mouvements féministes excluant les hommes (MLF) ?

Je croyais que cela ne me regardait pas trop...

REVOLUTION, VIOLENCE ET DEMOCRATIE INTERNE

As-tu considéré l'organisation comme ayant des objectifs et une structure au niveau suisse ET international ? La IV^e Internationale avait-elle une réalité pour toi ? Lisais-tu ses publications, les journaux et brochures d'autres sections de l'Inter ?

Je m'étais rapprochée très tôt à la I^{ère} Internationale, mais je n'ai jamais été engagée dans ses organes. Néanmoins j'ai pu suivre beaucoup de cours donnés par Ernest Mandel et autres cadres très importants et cela m'a fourni des connaissances et des instruments d'analyse très utiles.

J'achetais régulièrement les publications des autres sections...mais lisais très ponctuellement.

Lisais-tu la Brèche ou Bresche ou Rosso, ou La Taupe ? A posteriori que penses-tu de ces organes et des tracts que nous diffusions ?

J'étais bien obligée...mais je crois que seule la politique nationale et sociale m'intéressait vraiment.

Avais-tu alors l'impression de pouvoir vivre la fin du capitalisme à relatif court terme ?

Dans les années 1968-1973 probablement j'avais cet espoir...qui seulement par la suite s'est révélé une illusion.

Acceptais-tu la notion de violence révolutionnaire telle que défendue par la LMR et la IVe Internationale ? La lutte armée te paraissait-elle nécessaire dans certains contextes politiques ? Te sentais-tu attiré.e par les actions violentes « exemplaires » lancées par les « ultra-gauchistes » de l'époque (en Allemagne et en Italie surtout) ?

Je n'ai jamais été attirée par les actions violentes: au fond de moi-même je suis toujours restée pacifiste et...peureuse. Heureusement la LMR, tout en admettant sur le plan théorique la nécessité d'une défense armée de la révolution à un certain point de l'histoire, se distinguait clairement des autres organisations d'extrême-gauche et surtout des groupes armés qui pratiquaient la violence. Au début le Chili me paraissait démontrer qu'un passage sans violence était possible.

As-tu milité dans un « Comité de soldats » et comment cela s'est-il passé ? Comment jugeais-tu les mouvements pacifistes, l'objection de conscience ?

.....

As-tu l'impression que nous avons réussi l'exercice de la démocratie interne dans l'organisation ou considères-tu qu'il y avait un clivage entre les « chefs » - celles et ceux qui donnaient le ton et la masse des militant.e.s ? Y avait-il selon toi des différences dans ce domaine, selon le secteur ou le lieu ?

Pas très réussi, selon mes critères d'aujourd'hui. Il s'agissait d'une démocratie un peu formelle, car il y avait trop de secrets et de calculs...J'ai toujours ressenti un certain malaise (à Lausanne) dans les débats internes avant même la création de la LMR, et j'ai parfois protesté pour le traitement sans respect de certains camarades qui étaient en désaccord, mais mes interventions n'étaient pas considérées assez politiques: c'est de la "psychologie" me disait-on...

As-tu été victime de répression politique (licenciement, non-engagement, non-élection pour des motifs politiques) ?

Oui, mon dossier de la police fédérale le prouve bien. Au Tessin l'école secondaire manquait de profs, mais je n'ai jamais été appelée, même pas pour quelques remplacements. La police fédérale m'avait probablement déjà signalée. A la TV on m'avait promis un poste mais, dès que la direction a été informée (c'est clairement écrit...), on a renié la promesse. Grâce à la ténacité de celui qui sera mon chef, j'ai quand même pu travailler, mais presque en cachette, sans contrat, comme collaboratrice externe. Cela m'a pénalisée sur le plan salarial, des prestations sociales et de la caisse de pension, car seulement au bout de 10 ans j'ai eu le contrat collectif.

As-tu vécu, d'une façon ou d'une autre, une tendance formalisée, un désaccord, un conflit voire une exclusion dans/de l'organisation et comment cela s'est-il passé, très précisément ?

A part les réticences déjà mentionnées sur le traitement de certains dissidents, à partir des années 1975, j'ai essayé de porter la réflexion sur la façon de communiquer nos idées dans un monde où les médias jouaient un rôle de plus en plus central pour la conscience des salariés. A l'époque cela me paraissait une des causes du manque de succès de la LMR et du trotskysme en général.

LE PSO ET LA PROLETARISATION

En 1980, la LMR est devenue le Parti Socialiste Ouvrier (PSO). Comment as-tu vécu cette mutation ? En particulier comment as-tu vécu la nouvelle orientation « vers la classe ouvrière », dénommée « prolétarisation » ? A-t-elle eu des conséquences personnelles pour toi ?

J'avais déjà quitté la LMR.

DEMISSION EVENTUELLE - FIN DE LA LMR

Si tu as quitté la LMR/PSO à un moment ou à un autre, peux-tu expliquer tes raisons d'alors (critiques politiques, ras-le-bol du militantisme, changement de vie, etc.) ?

En 1977 il ne restait plus grand chose de la section tessinoise: on était épuisés, déçus, désormais en désaccord avec la théorie et la pratique du trotskysme orthodoxe...et on a quitté la LMR en expliquant ces raisons dans un texte d'analyse (que malheureusement je ne retrouve plus).

Si tu es resté.e jusqu'au bout (1986-87), comment as-tu vécu la disparition formelle de l'organisation au plan personnel et en tant que militant.e ? T'es-tu senti.e partie prenante de cette période finale ?

Non

APRES LA LMR/PSO...

As-tu eu ensuite l'impression qu'il t'était possible de poursuivre ton engagement par d'autres voies, as-tu retrouvé des camarades dans d'autres regroupements ?

Je me considérais désormais un « cane sciolto », un électron libre, (à part une courte parenthèse dans le Parti socialiste tessinois) et je le suis restée. Cela ne m'a pas empêché de poursuivre mon engagement syndical et féministe dans les années 80, et de participer activement à plusieurs mouvements ponctuels de soutien à des causes sociales ou politiques (locales, nationales ou internationales) que j'estimais valables. Il y a quelques années j'ai encore participé à un Forum unitaire de gens qui se situaient à gauche du PSS, mais il s'est dissout lentement sous le poids des dynamiques personnelles entre leaders...que seule la psychologie peut vraiment expliquer.

Comment s'est passée cette période post-LMR/PSO : réinsertion dans la société « normale », vide d'un brusque non-militantisme, recherche d'une solution politique alternative, abandon de l'activité politique militante, etc. ?

Un certain vide était nécessaire pour qu'enfin je prenne conscience du désir d'enfant longtemps resté refoulé. Last minute ! L'expérience de la maternité m'a obligée à m'interroger sur moi-même, mon histoire, mes états d'âme. Il a fallu chercher comment soigner mes vieilles blessures. J'ai ainsi appris que le pouvoir de la médiation est plus efficace que celui du combat; que la lutte POUR

construire des alternatives concrètes, est plus créatrice et efficace de la lutte CONTRE ce qui ne va pas (ou que je n'aime pas).

Malgré un certain parcours d'introspection, je n'ai jamais vraiment arrêté d'être active pour des « bonnes causes »... cela doit faire partie de mon ADN. Par exemple, pendant que ma fille était à l'école je m'occupais de l'association des parents... et bien sûr on a fini par présenter au Conseil d'Etat des propositions pour améliorer l'école.

A POSTERIORI...

Comment juges-tu les lignes de force du projet marxiste-révolutionnaire de l'époque (notion d' « avant-garde », construction d'un parti révolutionnaire, dialectique des trois secteurs de la révolution mondiale, etc.) ?

Je ne veux/peux pas argumenter sur le plan théorique, mais il était devenu inacceptable pour moi que, malgré tout notre activisme, on n'arrive pas (en Suisse et ailleurs dans le monde) à percer dans les milieux ouvriers et syndicaux, et que dans l'opinion publique on restait toujours une minorité insignifiante. Connaissant enfin mieux les idées et les pratiques du féminisme je suis persuadée qu'il aurait fallu inclure dans notre réflexion, notre stratégie et notre communication politique, une dimension qui tienne compte de la qualité des relations (familiales, professionnelles, politiques, etc.) puisqu'elle se répercute sur toute la société. Etant devenue plus sensible aussi aux urgences écologiques, je pense qu'il aurait dû y avoir plus de cohérence entre le mode de vie quotidien et les principes politiques proclamés. Bref, tout cela me paraissait renvoyé après la révolution... y compris le bonheur. Mais le bonheur n'est pas seulement l'absence de capitalisme: c'est un peu plus compliqué.

Cela fait un bon moment que j'ai remplacé les portraits de Trotzky et Che Guevara avec ceux de Gandhi et de Mandela... et récemment aussi Pepe Mujica.

Globalement, quel jugement portes-tu sur tes années d'engagement au sein de la LMR ? Au plan personnel d'abord : fut-ce une « parenthèse » dans ta vie, en as-tu tiré des éléments positifs pour la suite de ton existence, lesquels ? Et sur le plan historique (osons le mot!), penses-tu que nous avons laissé une trace, apporté quelque chose, dans le cadre des divers mouvements révolutionnaires ou radicalisés de l'époque ?

Cela a été une longue et importante phase dans ma vie qui m'a appris beaucoup de choses sur le plan historique, par exemple la vraie nature de la dictature stalinienne, alors que tous les partis et mouvements communistes fermaient encore les yeux sur ses horreurs. La formation dans la LMR m'a surtout appris à analyser la réalité sociale et politique, à chercher derrière les apparences la cause des phénomènes et les liens entre leurs divers niveaux. Pour cela je suis reconnaissante, car j'en ai profité pour mes études, mon activité professionnelle, mon activité syndicale et toutes sortes d'engagements dans des projets ou des associations. C'est peut-être ça aussi la trace majeure laissée par la LMR, étant donné que pas mal de camarades ainsi formé(e)s ont continué à s'engager sur plusieurs fronts. Je suis reconnaissante aussi envers tous ceux qui ont sacrifié leurs ambitions personnelles pour l'organisation et pour la cause qui alimentait nos espoirs.

Enfin, où en es-tu politiquement parlant, aujourd'hui ? Si tu as choisi de cultiver ton jardin, pourquoi, comment ?

Je n'ai toujours pas assez de temps pour cultiver mon jardin (et je le regrette...), car je reste encore indignée par l'injustice et la violence.

Toutefois, le besoin de rechercher la cause de certains choix de ma vie, mais aussi celle des obstacles aux changements espérés et nécessaires pour la société, m'ont amenée à découvrir l'importance pour l'ontogénèse humaine des expériences vécues au début de notre vie : celles qui

restent imprimées profondément dans l'inconscient. Je crains que dans la véhémence de nos luttes « contre » l'injustice, de notre sectarisme, il y avait la projection d'un ressentiment primaire jamais élaboré, qui allait bien au-delà d'une légitime et nécessaire indignation. Pour moi, comprendre cela a été un peu comme découvrir un chaînon manquant. Le lien entre les mécanismes économiques et sociaux et les émotions qui conditionnent nos choix politiques et culturels. Comment expliquer autrement, au-delà des conditions sociales, la peur et la colère xénophobe qui alimentent par exemple le succès des partis populistes, l'avidité des milliardaires, la violence militaire et terroriste? J'en ai déduit qu'il est utile de m'engager en faveur de la qualité du premier accueil des êtres humains dans ce monde, depuis la gestation jusqu'aux premières années de vie, passant par le moment crucial de la naissance, actuellement trop médicalisée et donc parfois violente. Le but est de créer un terrain psychologique favorable au développement chez les individus de la confiance et du respect pour les autres, pour soi-même et pour la nature. Un thème qui me fascine et me passionne au point d'avoir créé en 2012 l'« Associazione Nascere Bene Ticino » (www.nascerebene.ch) et d'avoir contribué à la création de la première maison de naissance de la Suisse italienne (www.lediecilune.ch). Ce n'est peut-être pas un hasard que dans les pays scandinaves, que j'estime parmi les plus « civilisés » sur le plan social et éducatif, la plupart des naissances ne soient pas médicalisées et les parents jouissent de longs congés payés pour pouvoir allaiter et prendre en charge leurs petits enfants. L'interaction entre la qualité des relations familiales et locales et les mécanismes économiques et écologiques est, à mon avis, assez bien expliquée par l'économiste Maurizio Pallante

Une anecdote à raconter ? Un souvenir qui te tient particulièrement à coeur, un exploit, un échec, un souvenir important pour toi ?

Toute petite anecdote drôle...

Lorsque nous étions encore étudiants et vivions dans plusieurs appartements du même quartier, le dimanche matin on ouvrait tôt les volets pour que le grand chef et ses aides de camp pensent qu'on était déjà levés et actifs, mais en réalité on continuait à dormir...